

Jean Van Hemelrijck

Que nous confient les équipes de soins face au trouble qui trouble ?

Quels accompagnements déployer pour sortir des impasses ?



Intervention lors du colloque « Ce trouble qui me trouble »
« Émotions et représentations dans la relation d'aide et de soins »
Le 7 octobre 2019 à Charleroi

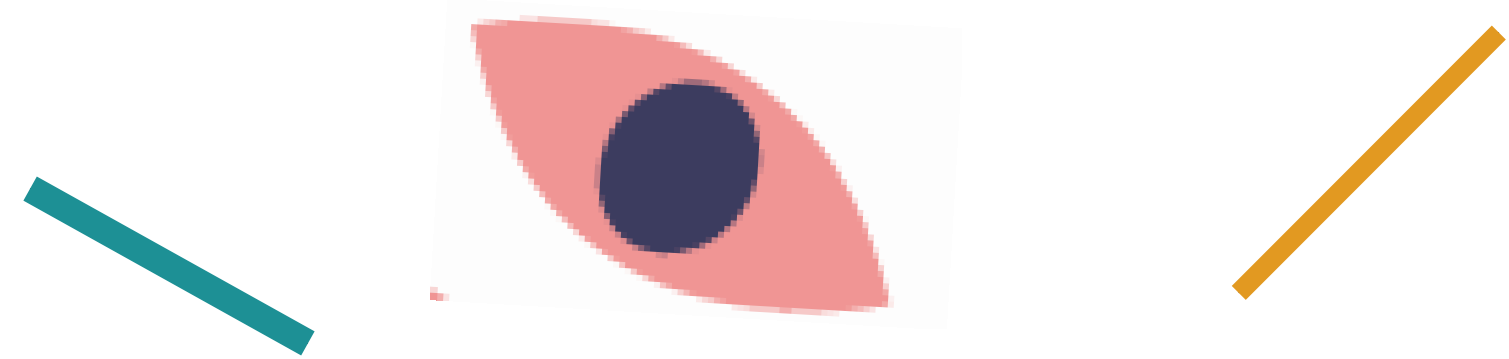
Dans le cadre de la Semaine de la santé mentale en Wallonie | CRéSaM asbl
www.semaine-sante-mentale.be

Bonjour à tous,

Je suis vraiment confus mais je suis psychologue, et à ce titre je parlerai de manière extraordinairement très différente du précédent orateur. Je n'ai absolument pas cette prétention scientifique. En l'écoutant, je repensais avec force et vigueur à cette vieille blague que vous connaissez certainement : « quelle est la différence entre un psychologue et un tram ? Lorsque le tram déraile, il s'arrête ». J'ai plein d'autres blagues sur les psys. Si vous acceptez 30 secondes de rire autour de ça, c'est que vous êtes d'accord avec moi de ne pas être d'accord avec lui concernant le loup. Parce que si vous vous souvenez bien, voir le loup pour les jeunes filles, c'était avoir eu un acte sexuel. Je crois qu'il y a là quelque chose dont on pourrait débattre.

L'idée fondamentale, c'est que je me suis posé la question de l'étymologie du mot « émotion » et du mot « trouble ». L'« émotion » ça vient de motio en latin qui veut dire « mouvement ». C'est la capacité de se mettre en mouvement lorsque quelque chose d'extérieur ou d'intérieur cogne à l'intérieur de nous. « Trouble », c'est un mot qui au départ est né au 12ème siècle et qui veut dire « ne pas pouvoir atteindre la limpidité ». C'est l'eau trouble, la pierre trouble. Puis, ce mot a évolué. On a rajouté des lettres et retiré d'autres. Il est devenu « ce qui m'agite, ce qui m'anime, ce qui me met en mouvement ».

Je voudrais donc vous demander quelques minutes d'inattention, quelques minutes où vous vous laissez porter par une tentative poétique... Imaginez qu'il est 5h du matin. Vous êtes assis sur la plage. Le sable est encore humide de la marée. La lumière n'est pas encore là. Vous entendez au loin les vagues qui se brisent. Le vent souffle et crée une certaine confusion. La lumière n'est pas encore assez forte pour que vous puissiez vraiment distinguer votre environnement. Qu'est-ce que vous pouvez faire à ce moment-là ? Vous pouvez éventuellement vous laisser porter par cette incertitude, par ce moment de flottement. Rien n'est véritablement clair. C'est un moment d'émotion, un moment de trouble, et vous pouvez rester dedans. Vous pouvez vous laisser emporter par elle, ou vous pouvez vous dire : « c'est la mer, la plage, les vagues, la dune ».

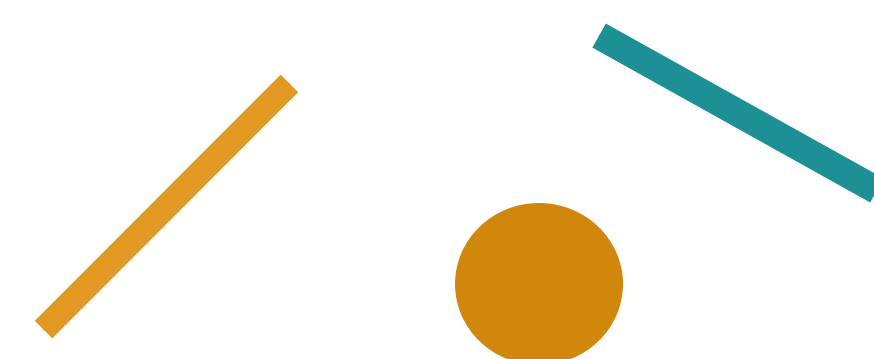


Vous pourriez, au sens premier du terme, définir ce qui se joue autour de vous. Recourir à un signifiant, à un mot qui va arrêter ce qui est en train de se passer et l'installer dans un mot, qui peut me servir de bouée pour me soutenir, ou de balise pour me guider mais qui, peut-être, va faire obstacle. Ce mot va peut-être arrêter quelque chose qui est en train de se passer. Ou au contraire, cela va me servir d'assise pour ne pas être débordé, pour ne pas être emporté, ne pas être capturé par l'émotion qui me prend.

La représentante de la Wallonie, ce matin, disait que la santé mentale fait partie des grandes questions de la Région wallonne. Vous savez que la santé suppose le silence. Un corps est considéré en bonne santé lorsqu'il est silencieux. Votre genou gauche qui n'est pas douloureux pour l'instant ne se manifeste pas à vous, il est silencieux. Alors, peut-être que pour la santé mentale, c'est au contraire le mouvement, l'agitation, l'instabilité, le bruit, qui en fait quelque part sa puissance. L'idée fondamentale est qu'on pourrait s'arrêter sur cette image de mer en furie, déchainée, qui nous emmène dans une gamme d'émotions diverses et variées. Mais vous savez très bien, quelque part, que Galilée nous disait : l'homme construit sa représentation du monde sur des illusions, des représentations fausses et illusives. Le monde n'est jamais ce qu'on voit. Le monde se présente sous forme d'odeurs, d'émotions, de saveurs, de goûts. Mais en réalité, au-delà du perceptible sensible et variable pour chaque individu, il y a derrière chaque chose des figures, des formes, des logiques. Le matériel brut est insensible et on peut l'atteindre par la géométrie.

Parler du trouble qui me trouble nous met à cet endroit très particulier d'être éventuellement dans l'opportunité de se laisser porter par les choses qui arrivent, de ne pas vouloir les saisir ou les définir. Au sens étymologique du terme, lorsque vous définissez quelque chose vous l'arrêtez, vous le capturez, vous le mettez à demeure. Ou bien, au contraire, vous tentez de vous laisser porter par l'émotion, entraîné par elle, au risque « de » ou, éventuellement, croire que derrière chaque chose se glisse une géométrie, une logique, un savoir très particulier.

Je suis superviseur d'institutions. Je vais dans des institutions. Je travaille avec elles et je travaille autour de cela. L'hypothèse que je voudrais vous démontrer, c'est qu'une institution qui n'est pas troublée par le trouble est une institution qui ne va pas bien. L'institution est par essence-même un lieu qui va être constamment bombardé d'une foule d'émotions qui va la mettre en trouble. Et c'est la capacité qu'a l'émotion de questionner la base épistémologique de l'institution qui en fait sa richesse. Une institution est toujours en quelque sorte un peu malade de ce qu'elle soigne. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : cela ne veut pas dire qu'on est malade lorsqu'on travaille dans une institution, que l'on deviendrait éventuellement porteur d'un handicap mental si on travaille dans une institution qui s'occupe de personnes souffrant d'un handicap mental ou, si l'on devait s'occuper de patients difficiles on deviendrait « difficile ». Mais si vous regardez l'ambiance d'une institution, elle mime très régulièrement les émotions qui circulent. Si vous allez dans une institution qui s'occupe justement de personnes avec un handicap mental, vous savez que si vous rentrez dans la pièce d'une personne atteinte de ce type de handicap, et que vous lui annoncez le décès de quelqu'un de proche, vous êtes chargé d'une émotion. Cette personne qui est en face de vous risque très probablement de se mettre à pleurer, à être agitée par une émotion, sans nécessairement savoir pourquoi elle pleure. Et si vous travaillez avec une institution qui s'occupe de ces personnes, vous allez voir que la charge émotionnelle de cette équipe est très forte. Si vous allez dans une institution où la clientèle, c'est du passage à l'acte, vous verrez que l'ambiance institutionnelle a fort à voir avec cela.



Ce qui est très important à comprendre, c'est que l'institution est un lieu de bombardements. Quand vous êtes là, à tout moment du matin au soir, y compris le weekend ou la nuit, cette institution reçoit des gens qui y travaillent et qui sont bombardés de ces émotions. Ils vont être chargés de cela. Les émotions viennent colorer, animer, agiter l'institution. Ce qui est important à comprendre, c'est ce que l'institution en fait. Il y a une vieille métaphore que vous connaissez : quelles sont les conditions suffisantes pour qu'une société développe une culture ? En fait, il faut deux choses. D'une part, pour créer une culture, il faut qu'elle se sédentarise. Se sédentariser n'est possible qu'à la condition de recourir à deux choses. Il faut tout d'abord un apport d'eau fraîche : il faut donc apporter des choses. Ensuite, dès qu'une société se sédentarise, il faut qu'elle évacue ses déchets. Une institution, c'est la même chose. Il faut qu'elle ait un apport de fraîcheur, d'intelligence, de réflexion, de savoirs, mais il faut aussi qu'elle puisse évacuer ses déchets. Cela signifie évacuer tout ce qui se dépose dans l'institution. C'est cela la vraie question qui anime les institutions : comment elles se débarrassent de ce qui se joue entre les personnes.

Si vous réfléchissez bien, vous passez plus de temps avec des collègues que vous n'avez pas choisis qu'avec votre partenaire amoureux. Avec votre partenaire amoureux, peut-être que le nombre d'heures passées avec lui est supérieur mais il y a un grand nombre d'heures qui est consacré à se disputer et un grand nombre d'heures consacré à dormir. Il y a donc énormément de temps qui n'est pas un temps partagé. Alors que quand vous travaillez dans une institution, c'est 8h par jour, vous vous retrouvez avec des collègues que vous n'avez pas choisis. Et on vous propose de travailler ensemble, de créer un outil, de réfléchir. Il y a donc là une énigme particulière : ce n'est pas sûr qu'on va s'entendre avec ses partenaires de travail. Ce n'est pas sûr qu'on va trouver auprès d'eux la réflexion, l'intelligence ou le partage que l'on pourrait imaginer. On pourrait imaginer qu'il y ait une certaine forme de rivalité, de fatigue, d'ennui... On peut avoir des partenaires de travail qu'on trouve... je vous laisse les mots. On peut imaginer quelque part ne pas être tout à fait d'accord avec la posture d'un ancien, on peut être assis sur une chaise qui est branlante, on peut avoir un contrat à durée déterminée, on peut... on peut... on peut... On peut vivre mille choses avec des gens qu'on n'a pas choisis ! Et avec lesquels on va passer de nombreuses heures, de nombreux jours, de nombreuses semaines. Voire de nombreuses années, voire sa carrière. Déjà que c'est difficile de vivre avec les gens qu'on a choisis, alors imaginez de vivre avec des gens que vous n'avez pas choisis. !

Et pourtant, vous allez devoir inventer un outil qui met l'émotion au travail, à l'intersection de relations non choisies. Au fond, l'institution mime quelque chose de très intéressant, et c'est peut-être ça au fond « l'univers social » : un ensemble de personnes qui doivent se mettre ensemble pour réfléchir comment elles vont produire de la collectivité. Mais comment vont-elles gérer ce qui traverse la collectivité : les émotions, les troubles, les colères, les joies. Qu'est-ce qui est bombardé sur une institution ? Il y a d'abord la peur, bien sûr. Quand vous travaillez comme superviseur, la première émotion que vous croisez quand vous rencontrez une institution, c'est toujours la peur. La peur est multiple :

la peur de mal faire, la peur de ne pas bien travailler, la peur du regard des autres, la peur du patient, la peur de soi. La peur de ce qu'on incite ou qu'on provoque chez le patient. Cette peur est très complexe. Comment l'énoncer ? Comment la dire ? Comment la partager avec ses collègues ? Comment peut-on dire « j'ai peur d'avoir mal fait ? » ; « j'ai peur de ne pas être » ; « j'ai peur de trop (...) » ; « j'ai peur de ne pas assez (...) ». C'est une question extraordinairement difficile.





Ensuite, il y a l'épuisement. Et je suis très heureux que la journée ait été inaugurée par quelqu'un qui vient du monde politique, parce que l'épuisement nous est bien souvent proposé par le monde politique qui n'arrête pas de vouloir cadencier, cartographier, mesurer, peser, évaluer, contenir, limiter, définir, calculer le travail en santé mentale. Chaque rencontre humaine est singulière. Elle ne rentre pas dans une cartographie. Il y a cette notion de contrôle, de mesure. Combien de fois n'a-t-on pas demandé au psychologue de mesurer les gens comme pour les installer dans des catégories ?

Vous connaissez cette blague du Monsieur « qui se fait pipi dessus », une très vieille blague de psy : Un monsieur « se fait pipi dessus » alors il va voir des urologues, divers et variés. Chaque fois on lui dit : monsieur, c'est fonctionnel. Alors il faut voir un psychologue. Il refuse car il n'a pas envie d'avoir un problème psychologique cet homme-là. Il a un problème urologique. Et pour finir, il croise un copain qui lui demande « comment tu vas ? ». Il répond « je ne vais pas bien ». « Ah bon, qu'est-ce qui t'arrive ? » Il dit « je me fais pipi dessus ». « Et alors, qu'est-ce qu'on t'a dit ? » « Ben on m'a dit d'aller voir un psychologue ». « Ah, ça c'est une bonne idée » dit-il. « Ah bon ? » « Oui, moi je vais voir un psychologue depuis très longtemps et cela me fait un bien fou ». « Ah bon ? » Fort de cette idée, il se laisse quand même tenter par l'hypothèse, il va donc fréquenter un psychologue et quelques mois plus tard, il recroise son copain qui lui demande « alors, comment tu te

sens ? ». « Je vais à merveille » répond-t-il. « Ma vie a changé ». « Ah bon ? Et comment a-t-elle changé ? Parce que moi je vais voir un psychologue aussi. Tu te fais plus pipi dessus ? » « Ah si si, toujours autant. Mais maintenant, je sais pourquoi ». Vous savez très bien quelque part que la cartographie du monde psy n'a jamais apporté la moindre évolution quelconque à la santé mentale de quelqu'un. Il y a la rivalité entre les collègues qui vient traverser une institution et qui la met souvent en difficulté. Car l'autre fait mieux, sait mieux, ou il me fait croire par la disqualification qu'il me porte que je fais mal.

Il y a interdiction de fainéantise. C'est une chose qu'on voit beaucoup dans les institutions aujourd'hui. On ne peut plus être fainéant. Je sais que cela paraît absurde mais la fainéantise, c'est le temps que l'on perd à penser, à réfléchir, à se laisser porter et entraîner, à se laisser assis sur une plage sans trop vouloir définir les choses qui s'y passent. C'est le beau-fils de Marx, Paul Lafargue[1], qui avait écrit sur la fainéantise.

Il y a le mensonge.

Il y a la passion. La passion est une chose extraordinairement intéressante dans les institutions. Parce que vous avez des passions multiples et variées qui les traversent.

Il y a l'indifférence. L'indifférence par habitude. L'indifférence par négligence.

L'urgence, c'est une chose très à la mode. Il faut être très rapidement actif, il faut répondre rapidement. L'urgence est une chose qui met nos modèles bien à mal.

[1] C'est en 1880 que Paul Lafargue (1842-1911) écrit « Le droit à la paresse ». Paru (notamment) aux éditions Broché en 2018 (France).

Puis, il y a la théologie. Beaucoup d'institutions sont croyantes. Mais une forme de croyance qui vise au radicalisme. Quand on entend que les politiciens s'intéressent au radicalisme à certains moments, je pense qu'ils devraient s'intéresser au radicalisme de certaines institutions qui ont théologisé un modèle théologique, une pensée, une manière de penser. Quel qu'en soit l'épistémologie qui est définie comme une vérité. Car ce qui est extraordinairement important à comprendre pour une institution, c'est que lorsqu'elle se questionne sur le trouble qui la trouble, elle doit questionner la capacité qu'elle a d'en faire quelque chose.



Doit-on, lorsqu'un homme vient porteur d'une souffrance psychique, l'assigner à résidence en lui proposant une définition arrêtée, calculée, de sa souffrance ? Doit-on la catégoriser ? Ou doit-on se laisser emporter par elle, se mettre en mouvement ?

Si vous regardez dans l'histoire des pensées en Europe, il y a des gens extrêmement intéressants qui ont pensé la chose. Il y a d'abord Machiavel, bien évidemment, qui a écrit « Le Prince »[2]. Il montrait que l'homme pouvait voir le Prince à condition qu'il ne soit pas dans le même espace que lui. L'homme est au bas de la vallée, et regarde le Prince qui est en haut de la montagne. C'est la différence de positions qui permet de penser.

À ce sujet il y a Piero della Francesca, qui a peint différentes toiles et qui est quelque part le précurseur de Freud. Dans sa toile « Le songe », on voit naître la perspective. La perspective, c'est naturellement aussi la pensée de Pascal. C'est quoi la perspective ? C'est une autre manière de se représenter la réalité. Si un jour vous allez au musée d'Orsay à Paris et que vous regardez les Japonais qui regardent des peintures impressionnistes, vous verrez quelque part qu'ils ont une attitude qui amène les gardiens du musée à devoir constamment leur demander de reculer. Parce qu'ils ont tendance à se mettre trop près. En fait, ce qui est intéressant à constater, c'est que la perspective est une manière de penser le monde extrêmement nouvelle. Avant, on représentait les choses, pour montrer le temps et l'espace. Ce qui était le plus près était en bas. Ce qui était le plus loin était en haut. Hors, des peintres comme Fernando Maza ou Piero della Francesca, lorsqu'ils peignent des perspectives, en réalité, ils peignent ce que va essayer de défendre Pascal comme posture épistémologique : l'homme est animé par deux passions fondamentales et c'est en se promenant entre ces deux pôles qu'il arrivera peut-être à trouver sa force et sa réalité. Il pourrait être trop près, au prix d'être brûlé par ce qui vient parce qu'il serait emporté par toute cette émotion brûlante qui lui prend les tripes. Il pourrait dès lors quelque part s'éloigner. Et s'éloigner tellement qu'il pourrait être frappé par une autre passion qui est l'indifférence, la mort, le fait de s'éteindre.

Au fond, quand vous allez voir une peinture, vous devez constamment chercher à quel endroit ce que vous voyez est le plus juste pour vous. Faut-il se rapprocher au risque d'une émotion trop forte ? Faut-il s'éloigner au risque d'éteindre son émotion ? Au fond, ce que disait Pascal, c'est que l'homme n'a pas de réponse à cette question. Les institutions, lorsqu'elles sont confrontées à une émotion, sont dans la même posture. Elles se doivent de quelque manière de tenter de se rapprocher, de tenter de venir plus près au risque d'aller trop près et de se brûler. Ou éventuellement s'éloigner. Avoir une vision d'ensemble. Avoir une vision plus froide et plus neutre. Au risque de s'éteindre. Ce qui est important, c'est qu'il n'y ait pas de définition à cette limite. C'est une promenade. Une promenade incertaine. Un certain trouble.

[2] C'est en 1513 que Nicolas Machiavel (1469-1527) écrit « Le Prince ». Paru (notamment) aux éditions Broché en 2017 (France).

Entre le trop près et le trop loin. Cette question est fondamentale car elle est épistémologiquement la question qui s'est posée pour nous à notre naissance : sommes-nous des êtres d'appartenance ? Appartenons-nous au groupe auquel on appartient ? Et si on se rapproche trop du groupe, nous disparaissions comme individu parce qu'on est avalé par la ressemblance, par le fait d'être tous semblables. Doit-on alors s'éloigner, au risque de perdre le groupe ? Nous sommes des êtres d'émotions parce que nous avons ces deux pôles qui construisent notre identité, notre psychologie, notre rapport au monde. Nous sommes des êtres de proximité. Nous avons besoin de proximité. Mais nous risquons de nous brûler à aller trop près. Nous sommes aussi des êtres qui avons besoin d'isolement, de distance, de retrait, au risque de perdre les autres. Et nous ne résolvons jamais cette question. Vouloir la résoudre, vouloir la définir, vouloir l'arrêter, trouver la juste distance et la croire comme vraie et définitive, est une forme, en quelque sorte, d'arrêt de penser. Or, une institution lorsqu'elle s'arrête de penser arrête de vivre. Une institution doit répondre à cette question fondamentale car la souffrance des hommes n'est jamais une donnée absolue. Elle est en évolution constante. Elle est en changement constant. Nous ne sommes pas capables de souffrir en 2019 comme nous étions capables de le faire il y a dix ans, cinq ans ou six mois. L'évolution-même de la pathologie est quelque chose qui dans sa manifestation, change chaque jour. Elle se met en scène avec de nouvelles choses. Elle met en scène métaphoriquement d'autres manières de dire. On ne peut plus dire aujourd'hui d'une jeune fille qu'elle ressent le frisson lorsqu'elle a vu le loup. Ce sont plutôt les hommes aujourd'hui qui sont dans cette posture-là au niveau de ce qui se joue dans la posture féminine et masculine.

Les choses sont en évolution constante. Une émotion qui n'est pas vivante est une émotion arrêtée. Dès lors, la question qui se pose pour toutes les institutions est à la fois « comment inventer un système d'évacuation des tensions ? » et « comment rester en mouvement ? ». En fait, les deux questions se cognent.



Je vous disais de manière inaugurale qu'une institution est un lieu qui est malade de ce qu'elle soigne. Elle doit dès lors être constamment en train de prendre soin de ce qui se joue en interne. C'est là toute la difficulté. Ce qui se joue dans l'institution, ce sont les erreurs, les ratés, les flottements, les malentendus. Je me suis permis d'écrire un petit article en anglais que j'ai appelé « l'institution est un malentendu partagé ». Une institution, quelque part, ça ne marche pas. Ça ne fonctionne pas. C'est un impossible. Par contre, ce qui est intéressant, c'est qu'on essaie quand même. On se remet quand même au travail. On essaie quand même de répondre à cette question. Il y a un écart fondateur entre le client, le patient, l'utilisateur qui vient à la porte d'une institution et qui dépose sa demande et, à l'intérieur, des professionnels animés par des bonnes intentions la plupart du temps. Ils tentent de répondre à cette

demande. La démarche est intelligente mais elle ne marche pas. C'est intéressant qu'elle ne marche pas, parce que si elle marchait cela voudrait donc dire qu'il y aurait une vérité humaine, absolue et certaine, sur laquelle on pourrait s'appuyer. Dans les films[3] qui ont été proposés à l'entame de cette journée, vous avez entendu cette dame parler de son fils avec incertitude. Elle ne comprend pas ce qui s'est passé. Puis, vous avez une institution qui s'appelle « Entre-Mots »[4]. C'est quand même vachement intéressant d'être dans l'entre-mots c'est-à-dire dans un lieu d'incertitude. Vous avez cet homme qui très intelligemment dit « j'essaie, aujourd'hui avec un peu plus de certitude qu'hier, je fais autrement que quand je suis sorti de l'école ; j'ai appris quelque part à faire vivre qui je suis dans la relation ».

[3] Témoignages filmés » | Une réalisation du CRéSaM asbl.

[4] « Entre-Mots » pour « Service de Santé Mentale Entre-Mots » situé à Ottignies-Louvain-la-Neuve.

Avec intelligence, cet homme met son questionnement - et non ses certitudes - en mouvement. Il n'essaye pas de saisir. Il n'essaie pas de définir, d'arrêter le processus autour d'une vérité absolue. Il se met au travail en utilisant son ignorance, son doute, sa peur, ses inquiétudes, pour essayer de trouver une manière d'être à l'autre qui soit plus respectueuse de l'autre. Au fond, quelque part, c'est peut-être ça le soin mental : c'est apporter la capacité de parler de ce qui se joue mal. Car, quelque part, on peut toujours se poser la question de savoir si nous arriverons à être ce que nous sommes, si nous arriverons à produire quelque chose qui fonctionne.

Tous les matins, vous dites peut-être à votre partenaire amoureux que vous l'aimez. C'est une bonne idée parce que, quelque part, vous connaissez ces hommes et ces femmes qui viennent vous dire en consultation « non, non, je ne dis plus à mon partenaire que je l'aime, je lui ai dit il y a vingt ans, il le sait ! ». Non, il faut le répéter tous les jours, à nos enfants aussi. Les mots sont des outils intéressants mais il faut aller au-delà d'eux parce qu'ils n'atteignent jamais la performance qu'ils sont censés avoir. L'incarnation de cela, c'est le politique, qui montre bien quelque part que, dans la cité, la parole ne fonctionne qu'à la condition qu'on la rejoue sans cesse. La vie est une pièce de théâtre dont les composantes varient, se mystifient, se changent. Mais où le processus reste toujours vivant. Il n'est pas stable. Être en émotion, c'est être en vie. Une institution qui ne serait pas troublée par ce qui lui arrive est une institution qui meurt.

Pendant de nombreuses années, mon métier a été de faire des A.D.F. pédiatriques oncologiques. Dit comme ça, c'est incompréhensible. Un A.D.F., cela veut donc dire A pour « annonce », D pour « diagnostic », et F pour « fatal ». Donc, en cancérologie, j'allais dire dans des familles : « je viens vous dire que votre fils ou votre fille va malheureusement mourir dans les jours qui viennent, dans les semaines qui viennent ». Je l'ai fait souvent. Et je n'y suis jamais arrivé. Jamais. Jamais une famille ne m'a dit : « merci Monsieur, c'est très bien ce qui s'est passé, on est au courant maintenant ». Non bien sûr. Je me suis fait insulter, mordre, frapper, jeter de la chambre. Insulter avec intelligence et normalité. Comment voulez-vous atteindre quelque chose ? J'ai quelque fois dans ma vie fait l'inverse. Quelques fois j'ai fait des déclarations d'amour à des femmes qui me plaisaient. Je ne suis pas toujours arrivé au résultat que j'espérais (rires). Ce n'est pas sympa de votre part de rire dans ces cas-là.

Quelles que soient les émotions que l'on traverse, on essaye. Ce qui est important c'est d'essayer. Tant que vous essayez, c'est que vous êtes en vie, en mouvement. Au fond, ce qui fait la qualité fondamentale d'un processus humain, c'est qu'il puisse atteindre cette instabilité. Une institution qui n'est pas troublée par l'émotion, c'est une institution qui serait en marbre. On en croise. On en croise dans plusieurs registres.

Je vous l'ai dit, il y a des institutions qui s'érigent en vérité absolue, genre Trump. Si vous regardez, Trump parle toujours la main droite levée comme un instituteur qui assène ses vérités. C'est un homme qui ne dialogue pas. C'est un homme qui ne partage pas. C'est un homme qui assène. Il y a des institutions trumpistes. Ce sont des institutions qui demandent rarement des supervisions. Cela ne sert à rien puisqu'elles détiennent la vérité.



La plupart du temps, les institutions demandent une supervision quand leur système d'évacuation des déchets ne marche plus – donc soyons très clairs : elles accumulent de la merde. Elles accumulent des choses qui vont finir par se mettre dans les rouages de l'institution. Et l'institution va commencer à avoir des frottements, des conflits répétitifs, des manifestations que le système d'évacuation ne se met pas en place. Alors, qu'est-ce qu'on fait quand on est superviseur d'institution ? On profite de ces moments particuliers où il y a eu des couacs, des ratés, des erreurs,...

Quand on a une journée consacrée au trouble qui trouble, à l'émotion qui circule, disons-nous tout simplement quelque part que nous sommes des promeneurs de traverse, comme dans Harry Potter. Nous cherchons. Et tant que nous cherchons, c'est que l'émotion ne nous a pas détruits, ne nous a pas écrasés... Car les deux grandes questions qui animent l'homme sont « comment trouver une manière d'être au monde sans être éclaté ou sans être écrasé ».

Je vous remercie beaucoup.

Jean Van Hemelrijck

Jean VAN HEMELRIJCK est psychologue et psychothérapeute du couple et de la famille. Il est également formateur en thérapie familiale systémique à « Assemblages-Brabant Wallon », au CEFA à Genève et à ICNOS à Montpellier. Il supervise de nombreuses équipes en santé mentale. Il est l'auteur de « La Malséparation » paru aux éditions Payot (2016).



Plus d'informations
www.semaine-sante-mentale.be

Centre de Référence en Santé Mentale
CRéSaM asbl
Agréé et subventionné par la Région wallonne

